

Franchises du cinéma d'horreur américain Succès et échecs d'Amityville : une chronologie

Guilhem Caillard

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caillard, G. (2020). Franchises du cinéma d'horreur américain : succès et échecs d'Amityville : une chronologie. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 34–37.



Franchises du cinéma d'horreur américain

Succès et échecs d'*Amityville*: une chronologie

GUILHEM CAILLARD

112 OCEAN AVENUE

La bourgade d'Amityville se trouve à une heure en voiture de Manhattan, au cœur de Long Island. Le lieu est réputé pour sa quiétude, ses propriétés bourgeoises au bord de l'eau, mais surtout pour une adresse: le 112 Ocean Avenue, qui depuis 1974 n'a jamais cessé d'alimenter toutes sortes de fantasmes jusqu'à se hisser au rang de la plus célèbre maison hantée d'Amérique. La façade du bâtiment est même devenue un symbole archétypal du cinéma d'horreur. Durant la nuit du 13 novembre 1974, c'est ici que les DeFeo furent sauvagement assassinés par Ronald, le fils aîné de la famille. Une force étrange aurait poussé le jeune homme de 22 ans à tuer au fusil ses parents, ses frères et sœurs pendant leur sommeil. Ronald DeFeo est aujourd'hui enfermé à perpétuité.

Parmi les photographies de presse prises à l'époque après la macabre découverte, une image a tout changé, arborant déjà les codes et l'esthétique par la suite maintes fois déclinés au cinéma. Le cliché montre des policiers abasourdis (et presque fantomatiques) qui se tiennent debout devant les corps des victimes; au troisième étage de la maison, deux lucarnes symétriques semblent confirmer l'emprise maléfique des lieux. Elles confèrent au bâtiment une étrange présence: pour certains, ce sont les yeux du diable. Dans les multiples

déclinaisons hollywoodiennes du drame, ces fenêtres s'illuminent, observent vicieusement tous ceux qui osent s'approcher. Le poids mythologique devient si lourd que l'un des nouveaux propriétaires, excédé par l'afflux incessant des curieux, fait remplacer les légendaires lucarnes par deux banales ouvertures carrées encore visibles aujourd'hui.

LA CONSTRUCTION DU MYTHE

En décembre 1975, George Lutz fait l'acquisition de la demeure pour un prix dérisoire. Sa famille est la première à habiter la maison depuis le sextuple meurtre. Mais les Lutz ne restent sur place que 28 jours, se disant victimes d'activités paranormales. Laissant derrière eux tout ce qu'ils possèdent, leur récit remet les projecteurs sur Amityville. Les détracteurs évoquent sans tarder une supercherie bien calculée.

En 1977, l'écrivain Jay Anson publie son unique livre à succès, *The Amityville Horror: A True Story* basé sur des heures d'enregistrements d'entretiens avec les Lutz et qui détaille les événements ayant conduit à leur fuite précipitée. En fait, l'auteur aurait passé un accord lucratif avec les parents qui ont de concert multiplié les entrevues télévisuelles. L'ouvrage est présenté comme un reportage minutieux. Son style factuel et journalistique confère en effet une certaine authenticité à la démarche. Accusé d'arrivisme, Jay

La «marque» Amityville vient de fêter son quarantième anniversaire, ayant produit une quantité impressionnante de fictions, mais aussi des documentaires. Une aventure hollywoodienne qui a surtout fait l'affaire de producteurs sacrifiant volontiers la qualité aux profits. Même si les gains amassés ne sont en rien comparables à ceux de la franchise *Halloween* lancée en 1978 par John Carpenter (et qui compte 12 volets), la série *Amityville* a rapporté beaucoup d'argent et créé une véritable mythologie.

C'est la sortie en 1973 de *The Exorcist* de William Friedkin qui marque un tournant majeur. Selon l'ethnologue Martine Roberge, son succès commercial inattendu rend l'horreur à connotation religieuse «socialement acceptable»: «Ce film culte allait évidemment être suivi d'autres manifestations du gore religieux comme *The Omen* (Richard Donner, 1976) ou *The Amityville Horror* (Stuart Rosenberg, 1979)». On peut y ajouter *Poltergeist* (Tobe Hooper, 1982) et *House* (Steve Miner, 1986) qui renforcent la fascination envers les demeures habitées par le diable faisant l'objet d'enquêtes ou de chasses aux esprits menées par des parapsychologues. Roberge relève que «chez les spectateurs, scepticisme et crédulité alternent, car ces figures diaboliques prennent un aspect plus convaincant grâce à des explications scientifiques. [...] L'horreur prend toutefois des orientations étonnantes dans les films où les thèmes primaires de maison hantée, de possession démoniaque, débouchent sur une réflexion sur la raison et la folie.» À ce chapitre, la série *Amityville* semble avoir exploré toutes les avenues possibles, tellement qu'elle est la plus prolifique du genre à l'échelle de l'histoire du cinéma américain. Pour le meilleur comme pour le pire...



Anson aurait cependant pris de nombreuses libertés avec les faits. Qu'à cela ne tienne: le succès public et commercial est immense, aux États-Unis comme à l'étranger où l'ouvrage est traduit en une dizaine de langues. Désormais, plus rien n'arrête le phénomène, à un tel point qu'on dénombre 15 autres livres publiés sur la question, dont ceux signés par John G. Jones entre 1982 et 1988 et, bien sûr, les enquêtes de terrain conduites par le célèbre parapsychologue Hans Holzer. Revisitant les lieux après la fuite des Lutz, Holzer serait même parvenu à photographier des fantômes...

1979: UNE PREMIÈRE FOIS AU CINÉMA

À sa sortie en salle aux États-Unis en juillet 1979, *The Amityville Horror*, réalisé par Stuart Rosenberg d'après le récit de Jay Anson, bénéficie d'une vaste couverture de presse. Le film est produit par Samuel Z. Arkoff, fondateur de la prolifique American International Pictures et spécialiste de la série B. L'affiche diffusée arbore un saisissant «For God's Sake, Get Out!». De quoi renforcer la curiosité des spectateurs déjà interloqués par les histoires propagées à propos d'étranges phénomènes qui seraient survenus durant la réalisation du long métrage. Lorsqu'interrogés sur la véracité des «incidents», les artisans de l'époque laissent aujourd'hui apparaître un demi-sourire: le tout relève davantage de la pure opération marketing, à la façon de *The Exorcist* dont le tournage maudit avait fait couler beaucoup d'encre.

Les traumatismes paranormaux dont disent avoir été victimes George et Kathy Lutz, interprétés par James Brolin et Margot Kidder (qui joue Lois Lane dans *Superman*), prennent désormais vie sur le grand écran. Le père se réveille chaque nuit à

3h15: il entend des voix et a toujours froid. Des centaines de mouches envahissent la demeure, même en plein hiver, pourchassant le prêtre venu bénir les lieux. La plus jeune enfant de la famille prétend avoir une amie imaginaire, nommée Jodie, qui prend la forme d'un cochon volant aux yeux rouges. Et de la boue verte suinte des murs de la cave qui semble connectée aux limbes... Tous ces «stigmates» constituent une sorte de recette gagnante qui sera inlassablement réutilisée dans les œuvres à venir de la franchise.

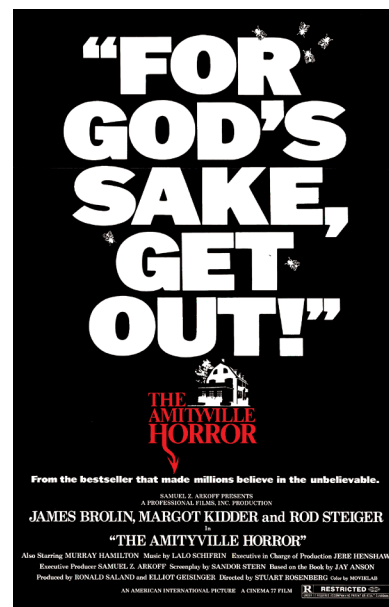
Comme toute saga qui se respecte, celle d'*Amityville* est identifiée par son thème musical: c'est le compositeur argentin Lalo Schifrin qui s'y attèle. Il a travaillé pour Clint Eastwood (*Dirty Harry*), Sam Peckinpah (*The Osterman Weekend*) et a signé la musique de *Mission: Impossible*. La trame sonore du premier volet, une comptine inquiétante ponctuée par la voix d'une petite fille qui fredonne un air innocent, est toutefois délaissée dans les prochains épisodes. On regrette que celle-ci ne fût pas récurrente, à l'instar des thèmes emblématiques d'*Halloween* et de *A Nightmare on Elm Street*.

Simple et efficace, le scénario du premier acte demeure bien ficelé, jouant sur la peur. Et c'est un immense succès. Produit avec un budget de 4,7 millions de dollars, *The Amityville Horror* rapporte 86 millions au box-office nord-américain. Il faudra attendre 26 ans avant qu'un film issu de la franchise dépasse ce record: en 2005, le remake *The Amityville Horror* engrange 108 millions de dollars à l'international.

LA MACHINE HOLLYWOODIENNE

Désormais entre les mains du prolifique Dino de Laurentiis qui acquiert les droits, la marque voit naître *Amityville II: The Possession* (Damiano Damiani, 1982). Il s'agit d'un prequel puisqu'y sont racontés les meurtres commis par Ronald DeFeo tels que décrits dans l'ouvrage d'Hans Holzer, *Murder in Amityville*. C'est la première fois que la nuit du 13 novembre 1974 et les journées précédant le drame font l'objet d'une adaptation cinématographique. Même si les résultats commerciaux ne sont pas à la hauteur du premier volet, et que le film est de moins bonne qualité, rien ne semble désormais pouvoir stopper la machine hollywoodienne.

En 1983, De Laurentiis (manifestement très attaché aux sequels puisqu'il a aussi produit *Halloween II*, *Evil Dead II* et *Army of Darkness*) fait appel à Richard Fleischer (*The Vikings*, *Conan The Destroyer*, *Red Sonja*) pour mettre en scène un nouveau volet: *Amityville 3-D*. Le titre surfe sur le retour éphémère de la 3D au début des années 1980. Paramount venait de sortir *Friday the 13th III*, et les résultats de *Jaws 3-D*, bien



«À sa sortie en salle aux États-Unis en juillet 1979, *The Amityville Horror*, réalisé par Stuart Rosenberg d'après le récit de Jay Anson, bénéficie d'une vaste couverture de presse. Le film est produit par Samuel Z. Arkoff, fondateur de la prolifique American International Pictures et spécialiste de la série B. L'affiche diffusée arbore un saisissant «For God's Sake, Get Out!». De quoi renforcer la curiosité des spectateurs déjà interloqués par les histoires propagées à propos d'étranges phénomènes qui seraient survenus durant la réalisation du long métrage.»



« En résulte *Amityville: The Awakening* tourné en 2014, mais qui sortira trois ans plus tard. La mise en scène est assurée par un collaborateur d'Alexandre Aja (*The Hills Have Eyes*) : le Français Franck Khalifoun, auteur du thriller *Maniac* (2012). C'est le dixième film de la série qui s'inspire librement de l'affaire en y accolant une nouvelle intrigue. »

qu'en baisse par rapport à ses deux précédents opus, satisfaisaient Universal Pictures. Autant dire que pour *Amityville*, la concurrence est à son comble... Et malheureusement, l'échec est cuisant. À un tel point que 1983 marque pour la franchise le début d'une absence dans les salles, qui durera plus de 20 ans.

Le film de Fleischer rapporte si peu que De Laurentiis se départit des droits. Or, si le scénario d'*Amityville 3-D* est en effet passable, il tient son lot de moments cultes. Avec en tête, cette scène d'attaque d'un démon cracheur de feu : le monstre jaillit d'un puits situé au sous-sol de la maison dont les fondations sont construites sur la tombe d'un chef indien n'ayant jamais trouvé le repos. À la fois peu aboutis et séduisants, les effets visuels font du film une curiosité de la série B. Richard Fleischer s'y est donné à cœur joie, soucieux d'explorer au maximum les avenues offertes par la 3D. Notamment lorsque les personnages (un groupe de médiums) subissent la colère de l'esprit qui hante la bâtisse, évitent les éclats de vitres et les débris de murs qui explosent. À l'époque, le relief donnait l'impression aux spectateurs d'être plongés au centre de l'action. Fait notable : c'est aussi la première fois que la résidence démoniaque finit par s'embraser, un épilogue qui aurait pu faire croire à la fin de la série. Mais comme Michael Myers qui revient sans cesse dans *Halloween*, il ne faut jamais crier victoire...

TENDANCE FÉTICHISTE

Au moment de produire *Amityville 3-D*, un contentieux avec la famille Lutz avait empêché Dino de Laurentiis d'utiliser leur nom ou de faire toute référence explicite à leur histoire. De telle sorte que ce troisième volet est aussi le premier à prendre de réelles distances avec ses prédécesseurs. De 1989 à 1996, la tendance s'accroît. Produites pour la télévision ou la vidéo, les nouvelles versions d'*Amityville* sont marquées par la volonté de situer l'action en dehors des frontières de la ville. Selon l'épilogue du troisième opus, la maison

s'embrase. Son emprise ne peut donc plus continuer à s'exercer sur place et l'entité luciférienne s'exporte : en Californie (volets 4, 6 et 8) ou dans la ville de New York (volet 7). Seul *The Amityville Curse*, de Tom Berry, le cinquième de la saga et aussi le plus médiocre, retourne sans raison valable au 112 Ocean Avenue. Hormis ce rare exemple, les producteurs choisissent dorénavant des décors lumineux, s'écartant de l'esthétique sombre et lugubre des premiers films. Unique point commun avec les débuts de la franchise : le démon s'en prend toujours à des familles dysfonctionnelles, une vieille obsession du cinéma d'horreur.

Ces suites n'effacent pas pour autant la bâtisse d'origine : érigée en symbole pervers absolu, elle continue à agir en sous-couche, par l'intermédiaire d'objets ayant appartenu aux familles Lutz et DeFeo. *Amityville 4: The Evil Escapes*, de Sandor Stern (le plus abouti du lot) raconte comment la force maléfique investit une vieille lampe vendue lors d'un vide-grenier. Dans *Amityville 1992: It's About Time*, de Tony Randel, un promoteur immobilier rapporte chez lui une pendule acquise à Long Island faisant revivre des massacres datant du Moyen Âge. Dans *Amityville: A New Generation*, de John Murlowski (1993), c'est un miroir occulte qui pousse de jeunes artistes au suicide (celui-là même qui se trouvait autrefois dans la salle à manger des DeFeo). Mais la manifestation la plus cocasse dans cette « collection fétichiste » demeure la maison de poupées d'*Amityville: Dollhouse*, de Steve White (1996) : ce huitième acte est le plus délirant. Réplique parfaite du manoir original, la petite maquette a le pouvoir de libérer un zombie grotesque qui passe son temps à tenter de convaincre les membres d'une famille à s'entretuer. Ne sachant plus par quel bout entreprendre la célèbre anthologie, les scénaristes donnent l'impression d'être à court d'inspiration. À cet égard, les deux premiers longs métrages de 1979 et 1982 auraient-ils déjà tout dit sur la malédiction d'Amityville ?

Références

¹Roberge, Martine. *L'art de faire peur : des récits légendaires aux films d'horreur*. Les Presses de l'Université Laval, 2004. (p.77-87).

REMAKES MODERNES

Au début des années 2000, la saga retourne dans les salles de cinéma. Celle-ci redevient la tradition d'illustres producteurs. Michael Bay, qui vient de fonder Platinum Dunes, se lance dans un chantier de remakes de films de genre (*The Texas Chainsaw Massacre*, *Teenage Mutant Ninja Turtles*). C'est donc tout naturellement qu'il confie à Andrew Douglas en 2005 la réalisation d'un long métrage copiant le premier acte. Sans parvenir à renouveler le thème, l'entreprise rencontre malgré tout un succès commercial considérable. C'est aussi à ce moment que Dimension Films, la compagnie derrière *Scream*, acquise par les frères Weinstein, rachète les droits. En résulte *Amityville: The Awakening* tourné en 2014, mais qui sortira trois ans plus tard.

La mise en scène est assurée par un collaborateur d'Alexandre Aja (*The Hills Have Eyes*): le Français Franck Khalfoun, auteur du thriller *Maniac* (2012). C'est le dixième film de la série qui s'inspire librement de l'affaire en y accolant une nouvelle intrigue. Comme le veut la tradition, une famille emménage dans les lieux, mais cette fois 40 ans après les premiers meurtres. L'actrice Jennifer Jason Leigh (*eXistenZ*), que l'on est d'abord surpris de trouver là, interprète avec sobriété une mère monoparentale dont le fils paraplégique est plongé dans le coma: c'est la petite touche qui ouvre une avenue particulièrement traumatique jusque-là jamais empruntée. Le corps contorsionné du jeune homme (Cameron Monaghan), artificiellement maintenu en vie dans un salon au rez-de-chaussée de la demeure, est investi par le fameux démon. De quoi donner l'occasion à Franck

Khalfoun d'élaborer de longues séquences horribles plongeant dans une sorte de gore-médical très effrayant. *The Awakening* est par ailleurs l'œuvre d'un cinéophile assumé qui cumule les références directes aux débuts hollywoodiens de la saga (entre autres lorsque les nouveaux propriétaires organisent une soirée cinéma maison en projetant le film de 1979).

Sans égaler l'approche plutôt intéressante de Khalfoun, *The Amityville Murders* de Daniel Farrands sort un an plus tard. Il s'agit d'une énième interprétation de la folie meurtrière de Ronald DeFeo (campé par John Robinson, l'adolescent blond d'*Elephant* de Gus Van Sant, 2003). Ce dernier opus, le plus récent à ce jour, veut semer la confusion sur l'état mental de l'assassin: est-il véritablement malade? Mais là encore, rien de nouveau, et le spectateur finit déçu par le manque d'intensité de l'assassinat final auquel le scénario construit en crescendo l'avait pourtant préparé.

Le constat est clair: depuis 40 ans, producteurs et scénaristes ont beaucoup tourné en rond, prenant le sujet par tous les bords, sans grand souci de continuité et au risque d'épuiser l'attrait initial. En plus des 11 longs métrages officiels, une quinzaine d'œuvres indépendantes passablement éloignées du thème initial ont vu le jour. Comme le très mauvais *Amityville Island* (Mark Polonia, 2020) qui décrit les expériences génétiques menées par un survivant de la résidence d'origine sur des requins et des femmes... Les puristes seront toutefois ravis d'apprendre que Netflix prépare une série à propos des plus célèbres maisons hantées américaines: une place de premier plan sera bien sûr accordée à celle d'Amityville.▲

—
1. James Brolin & Margot Kidder dans le film original de la saga, *The Amityville Horror* (1979)

—
2. Scène d'exorcisme dans *Amityville II: The Possession* (1982)

—
2. Cameron Monaghan dans *Amityville: The Awakening* (2017)

TITRES OFFICIELS DE LA FRANCHISE*

ANNÉE	TITRE	RÉALISATEUR	DISTRIBUTION
1979	<i>The Amityville Horror</i>	Stuart Rosenberg	Cinéma
1982	<i>Amityville II: The Possession</i>	Damiano Damiani	Cinéma
1983	<i>Amityville 3-D</i>	Richard Fleischer	Cinéma
1989	<i>Amityville 4: The Evil Escapes</i>	Sandor Stern	Téléfilm
1990	<i>The Amityville Curse</i>	Tom Berry	Vidéo
1992	<i>Amityville 1992: It's About Time</i>	Tony Randel	Vidéo
1993	<i>Amityville: A New Generation</i>	John Murlowski	Vidéo
1996	<i>Amityville: Dollhouse</i>	Steve White	Vidéo
2005	<i>The Amityville Horror</i>	Andrew Douglas	Cinéma
2017	<i>Amityville: The Awakening</i>	Franck Khalfoun	Cinéma
2018	<i>The Amityville Murders</i>	Daniel Farrands	Cinéma

*Filmographie basée sur IMDb et Wikipedia. Sont exclus: les documentaires et les longs métrages indépendants plus éloignés de la franchise (sans lien direct avec les films originaux).